Document generated on 04/25/2024 5:56 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Vidéo

Martin Girard

Number 153-154, September 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/50284ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Girard, M. (1991). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (153-154), 23–24.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

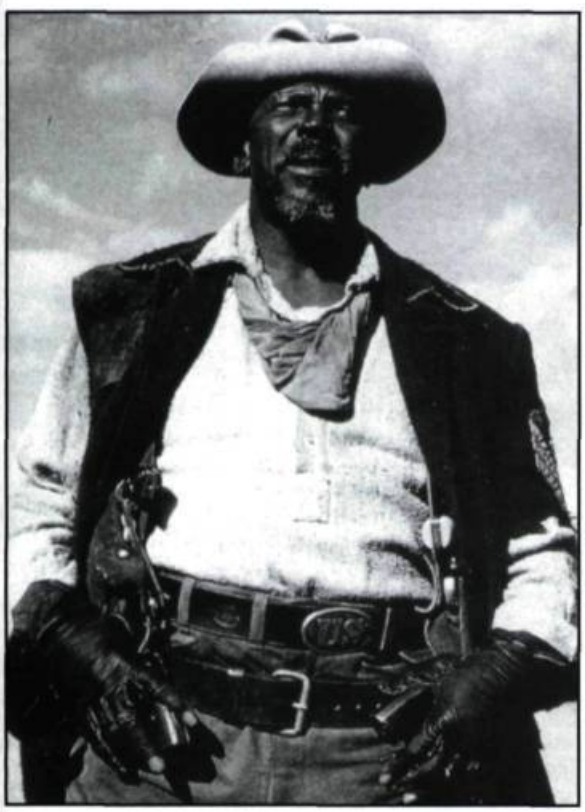
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

EL DIABLO

Réalisation: Peter Markle. **Scénario**: Tommy Lee Wallace, John Carpenter, Bill Phillips. **Interprétation:** Anthony Edwards, Louis Gossett Jr., John Glover, M.C. Gainey, Miguel Sandoval, Sarah Trigger. **Origine**: États-Unis, 1990.

John Carpenter caressait le projet d'un western depuis plus de dix ans. Admirateur des classiques de John Ford et de Howard Hawks, l'auteur de **Halloween** a finalement produit cet **El Diablo** dont il parlait fréquemment dans ses entretiens avec la presse. Curieusement, il a confié la réalisation à quelqu'un d'autre, se contentant de cosigner le scénario. **El Diablo** est un western sous influences. Tout y passe, autant les classiques américains de l'âge d'or (**The Searchers, High Noon, The Magnificent Seven**), que ceux plus récents de Sam Peckinpah et de Clint Eastwood, sans oublier le western italien (la musique imite ouvertement le Morricone d'**Il était une fois dans l'Ouest**). La photographie est dominée par des teintes ocres qui accentuent le climat crépusculaire et poussiéreux dans lequel baigne le récit. Des ciels enflammés et des plans larges du désert donnent le ton: **El Diablo** privilégie l'hommage au dépens du renouveau. De fait, le récit est on ne peut plus classique. Un jeune professeur recrute des tireurs d'élite pour l'aider à retrouver une jeune étudiante kidnappée par un dangereux bandit surnommé El Diablo. Tous les éléments attendus du genre sont là, avec en prime un humour noir parfois savoureux mais souvent puéril. Les deux héros assez improbables de cette histoire constituent une des originalités du film. D'une part ce professeur qui s'improvise justicier, mais qui n'a jamais tenu un revolver de sa vie (il n'en finit plus d'abattre ses chevaux par inadvertance). D'autre part, son compagnon de route, le meilleur tireur du far-west, qui se trouve être un Noir. Il manque à **El Diablo** une certaine fougue, tant dans la mise en scène que dans l'écriture des personnages et des dialogues. Mais pour ceux qui aiment les westerns et qui regrettent leur rareté actuelle, ce film-là mérite l'attention.



CLUB EXTINCTION (DR M)

Réalisation: Claude Chabrol. **Scénario**: Sallace Mitchell, d'après une histoire de Thomas Bauermeister. **Interprétation**: Alan Bates, Jennifer Beals, Jan Niklas, Hanns Zischler. **Origine**: Allemagne/France/Italie, 1989.

Lorsqu'est tombé le mur de Berlin, Chabrol tournait ce thriller de science-fiction dans la nouvelle capitale allemande. Le récit se passe à l'aube du nouveau millénaire et il y est fréquemment question du mur qui, dans cette projection futuriste, existe toujours. Cette fois, la réalité aura joué un bien vilain tour à la science-fiction. **Club Extinction** est un film d'anticipation typiquement européen, c'est-à-dire construit autour des idées plutôt que des effets spéciaux et des décors.

Berlin est le théâtre d'une étrange épidémie de suicides. Le policier chargé d'enquêter sur ce phénomène se rend compte que les victimes étaient fascinées par une jeune vedette de la télévision, porte-parole d'un réseau de clubs de vacances. Son visage souriant est omniprésent sur les écrans vidéos géants qui parsèment la ville. Elle répète constamment la même phrase: «C'est le temps de partir, le temps de tout laisser tomber.» Au bout d'une enquête un peu laborieuse, le détective découvre que l'agence de voyage se spécialise dans les forfaits-vacances sans retour. Ce n'est pas trop vous dire, car de toute façon le spectateur devance constamment le héros dans cette histoire plus ou moins bien ficelée.

Club Extinction, on l'aura compris, est d'abord et avant tout une curiosité. C'est un film d'une inégalité presque maladive. Quelques scènes habilement troussées et imaginatives partagent la vedette avec des scènes maladroites et bâclées. Alan Bates et Jennifer Beals sont assez

convaincants, mais Jan Niklas, qui tient le rôle principal, a un jeu terriblement appuyé et faux. Quant à Chabrol, il ne paraît pas être ici dans son élément. Son humour tourne à vide dans cette oeuvre trop froide et mécanique. Seul son sens de l'insolite apporte une certaine contribution à l'ensemble. Bref, une oeuvre très mineure dans la carrière de ce cinéaste fort inégal.

THE APPLEGATES

Réalisation: Michael Lehman. **Scénario**: Redbeard Simmons, M. Lehman. **Interprétation**: Ed Begley Jr, Stockard Channing, Dabney Coleman, Cami Cooper. **Origine**: États-Unis, 1990.

L'idée, à la base de ce film plutôt saugrenu, suppose qu'il existe des insectes géants en Amazonie, qui peuvent se métamorphoser en êtres humains. Quatre de ces créatures sont envoyées en mission aux États-Unis sous la forme d'une famille américaine typique. Ils s'installent dans une petite ville tranquille et adoptent un comportement cent pour cent banlieusard pour ne pas éveiller de soupçons. Le but de leur action consiste à détruire une centrale nucléaire, afin de stopper la race humaine dans sa course au développement qui menace la planète.

Inutile de trop chercher la vraisemblance dans cette comédie fantaisiste où Michael Lehman (**Heathers, Hudson Hawk**) marche sur les brisées de Joe Dante (**Gremlins, The Burbs**) et Tim Burton (**Beetlejuice, Edward Scissorhands**). Très franchement, l'ensemble se laisse voir sans déplaisir. Bien sûr, **The Applegates** n'a ni le mordant des oeuvres de Dante, ni la poésie de celles de Burton. Le film risque aussi de décevoir les amateurs du surprenant **Heathers**: l'auteur semble avoir perdu sa causticité et son sens de l'insolite. À la place, il se contente d'une gentille caricature, un tantinet puérile, animée d'un humour inoffensif. Le sujet est tellement absurde qu'il en résulte quand même un film parfois surprenant, avec quelques idées brillantes. Comme c'est presque toujours le cas avec les films conçus à partir d'une seule «grande» idée, le rythme et l'inspiration ont tendance à s'essouffler, après une première partie joliment réussie. **The**

Applegates est le film idéal pour ceux qui veulent se distraire sans flafla durant une soirée d'été pluvieuse.

HARDWARE

Réalisation: Richard Stanley. **Scénario**: R. Stanley, Mike Fallon, d'après des bandes dessinées de Steve McManus et Kevin O'Neil. **Interprétation**: Stacey Travis, Dylan McDermott, John Lynch, William Hootkins. **Origine**: Grande-Bretagne/États-Unis, 1990.

Le scénario de ce thriller futuriste ne présente pas d'originalité marquante. Bien au contraire, on nous ressert une fois de plus la confrontation entre un robot meurtrier et quelques

humains coincés dans un huis clos. On pense à **Saturn 3, Alien, The Terminator** et bien d'autres. L'originalité de ce premier film réside dans son illustration extraordinairement graphique. L'histoire se passe au XXIe siècle, dans une ville dévastée par la chaleur, la pollution et la violence. L'héroïne vit retranchée dans son appartement au sommet d'une tour, où lui rend visite un ancien amant le soir de Noël. Elle est sculpteure et il lui offre en cadeau la tête d'un robot qu'il a trouvée dans le désert. «J'ai pensé que tu pourrais en faire un cendrier», lui dit-il. Pendant qu'ils font longuement l'amour, la tête du robot s'anime et parvient à se constituer un corps en s'intégrant aux sculptures qui parsèment l'appartement. On voit venir le reste: l'héroïne devra affronter ce cyborg agressif dans un long suspense horrifiant qui parvient, ici et là, à déjouer les attentes du spectateur.

Photographié dans des teintes rougeoyantes et dans des décors de bric-à-brac, **Hardware** possède un climat étouffant qui contribue énormément à l'efficacité du suspense. Le montage est particulièrement sec, comme une série de coups de couteau tranchant, et la bande sonore regorge de sons insolites. Vers la fin, il y a une longue séquence semi-onirique, très étrange, où un air d'opéra accompagne des images illustrant le délire que subit une des victimes du robot qui tue avec un poison hallucinogène. Richard Stanley fait de grands efforts pour soigner le style de son film et lui conférer un climat de cauchemar suffocant. C'est une réussite, malgré le rythme un peu languissant qui caractérise toute la première demi-heure.

BURIED ALIVE

Réalisation: Frank Darabonk. **Scénario**: Mark Patrick Carducci,

d'après une histoire de David A. Davies. **Interprétation**: Tim Matheson, Jennifer Jason Leigh, William Atherton, Hoyt Axton. **Origine**: États-Unis, 1990.

Une femme s'ennuie à mourir dans la vaste demeure que son riche mari a construite à la campagne. Elle a un amant, qu'elle fréquente lorsque son époux s'absente pour taquiner la truite avec le shérif local. Cet amoureux illégitime, qui est médecin, la convainc d'éliminer son rival en lui faisant boire un poison qui simule la crise cardiaque. L'épouse désoeuvrée s'exécute et, en moins de deux, le mari gênant se retrouve sous terre pendant que les deux amants font la fête. Seul problème: le mort n'est pas vraiment mort, malgré les apparences. Il parvient à s'extraire de sa sépulture et manigance une vengeance machiavélique.

De très bons interprètes et une mise en scène efficace, souvent inventive, font pardonner les nombreuses improbabilités d'un scénario hautement tiré par les cheveux. Il s'agit d'un suspense sans grandes surprises, mais qui procure un plaisir momentané non négligeable. Particulièrement efficace si vous êtes claustrophobes.

TEXASVILLE

Réalisation et scénario: Peter Bogdanovich d'après le livre de Larry McMurtry. **Interprétation**: Jeff Bridges, Cybill Shepherd, Annie Potts, Timothy Bottoms, Cloris Leachman, Randy Quaid. **Origine**: États-Unis, 1990.

20 ans après la sortie de **The Last Picture Show**, son plus grand succès, Peter Bogdanovich a cru bon y donner une suite dans ce **Texasville** qui renoue avec les mêmes personnages vieillis de 40 ans (le premier film se passait en 1950). Sonny a survécu à la Guerre de Corée, non sans avoir subi de sérieuses séquelles psychologiques. Son copain Duayne s'est enrichi avec le pétrole et vit avec sa femme et ses enfants dans la plus grande maison de la ville. Quant à la belle Jacy, elle est de retour d'un long exil, juste à temps pour célébrer le centenaire de la localité. Ce qui a surtout évolué depuis le premier film, c'est le statut de vedette de Jeff Bridges et Cybill Shepherd, ce qui relègue au second plan la vraie vedette du premier film, Timothy Bottoms (Sonny).

Texasville ressemble à tous ces films américains sur les illusions perdues de la jeunesse dorée des années cinquante et soixante, sur ces jeunes qui ont vieilli dans le cynisme des années soixante-dix et quatre-vingt. C'est un tableau anecdotique où se mélangent les observations de moeurs et l'étude psychologique, à la **Nashville**: recherche de détails pittoresques, personnages nombreux et souvent excentriques, alternance de drame et de comédie, intrigues parallèles à la façon des feuilletons, etc. Abandonnant le noir et blanc du premier film, Bogdanovich filme tout cela avec une curieuse absence d'enthousiasme, comme s'il n'y croyait pas vraiment. Il est surtout un peu triste d'assister au spectacle de ce cinéaste talentueux qui court après sa queue et semble totalement incapable d'initier des projets neufs et originaux. **Texasville** témoigne, de façon peut-être involontaire, des illusions perdues du cinéaste. En 1971, à l'époque de **The Last Picture Show**, l'avenir était prometteur pour Bogdanovich. Aujourd'hui, en racontant les déceptions de ses personnages, l'auteur doit se reconnaître plus que jamais en eux. Malheureusement, cela ne l'inspire pas pour autant. Dommage!

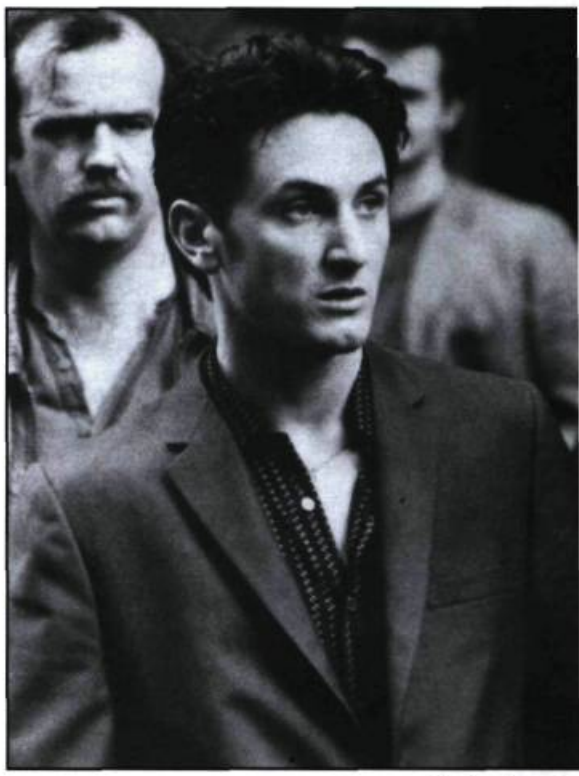
STATE OF GRACE

Réalisation: Phil Joanou. **Scénario**: Dennis McIntyre. **Interprétation**: Gary Oldman, Sean Penn, Robin Wright, Ed Harris. **Origine**: États-Unis, 1990.

State of Grace semble avoir été victime d'un mauvais concours de circonstances. Ce film d'une extrême violence, dont l'action est située dans le milieu de la pègre irlandaise à New York, est sorti alors que déferlait sur les écrans toute une flopée de productions américaines du même genre. Coincé entre le Scorsese (**Goodfellas**), le Coppola (**The Godfather III**) et le film des frères Coen (**Miller's Crossing**), celui de Joanou a paru être vraiment de trop. Il s'agit pourtant d'une oeuvre assez forte qui décrit avec un réalisme terrifiant le milieu sordide dans lequel évoluent ses personnages. Sean Penn joue le rôle d'un détective chargé de travailler «sous couvert» afin de démanteler un réseau criminel dans le quartier de son enfance. Il y retrouve ses copains de jeunesse, dont l'impétueux Jackie joué par un Gary Oldman déchaîné. Il s'avère, bien sûr, que Jackie est membre de ce groupe de criminels.

Sans l'humour et l'énergie dévastatrice de Scorsese ou le lyrisme échevelé de Coppola, le film de Joanou n'a plus pour lui que la description crue, parfois insupportable, de cet univers ravagé par la violence. L'amitié qui lie les deux héros est elle-même empreinte de violence latente puisque les retrouvailles ont lieu sous le signe de la trahison. À signaler l'interprétation survoltée des deux jeunes vedettes et quelques morceaux de bravoure où la mise en scène fluide et stylisée de Joanou imite à merveille le style de Brian de Palma. **State of Grace** mérite une réhabilitation, mais elle devra sans doute attendre que les cinéphiles se réconcilient avec un genre qui souffre d'«engorgement».

Martin Girard



State of Grace